

La saison de la chasse

Luc LaRochelle

Number 110, Fall 2006

Compassion

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14216ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LaRochelle, L. (2006). La saison de la chasse. *Moebius*, (110), 119–122.

LUC LAROCHELLE

La saison de la chasse

De l'autre côté du pont couvert, à la sortie du village, Richard tourna à droite sur Quarry Road. La route longeait la rivière sur plusieurs kilomètres. Richard roulait lentement ; il avait pris quelques bières avant de quitter son appartement de la rue Principale et ne voulait pas attirer l'attention de son cousin Simon, policier à temps partiel, qui patrouillait le comté un dimanche sur deux. Une seule autre contravention, et il perdait son permis de conduire.

En passant devant le cimetière, qui occupait un terrain en pente, face à la première courbe, Richard se demanda comment il se sentirait, deux ou trois heures plus tard, quand le travail serait fait.

La saison de la chasse venait de commencer. Il y avait tellement de chevreuils que la région se transformait en abattoir : on n'avait qu'à s'éloigner un peu du village, garer sa camionnette en bordure de la route, charger son fusil et attendre. Certains venaient répandre un seau de pommes la veille, mais ce n'était pas nécessaire. Richard croisa quelques camionnettes qu'il reconnut, certaines déjà ornées d'un panache ou deux. « Quelle connerie ! se dit-il, ils vont laisser les carcasses dans les bois, et les coyotes vont revenir ! »

Dans le temps, quand Richard vivait sur la ferme de son père, les coyotes leur causaient plein d'ennuis. En plus de tuer quelques brebis chaque année, ils rendaient les chiens complètement fous. Maintenant, tout cela était

bien fini : le père était mort d'un cancer du poumon, la ferme avait été vendue et Richard travaillait l'hiver comme déneigeur à la voirie du comté. L'été, il conduisait un tracteur à la carrière qui avait fait la fierté du village au début du siècle : le meilleur granit de l'État. Les réserves s'étaient épuisées, et l'on en était réduit à y concasser de la pierre. Comme les chantiers n'avaient pas été nombreux, Richard n'avait pas beaucoup travaillé cet été-là. Il était temps que l'hiver arrive.

Souvent Richard devait quitter la voie de droite pour éviter des chasseurs vêtus de vestes orange. Certains lui faisaient un signe de la main, mais la plupart maugréaient en voyant son camion apparaître : les chevreuils allaient fuir à cause du bruit.

Juste avant les rapides, la route s'éloignait de la rivière et amorçait sa montée vers les contreforts des montagnes Blanches. La forêt devenait plus dense, et les maisons se faisaient rares : plus souvent qu'autrement, des *mobile homes* habitées par des travailleurs forestiers.

Comme il s'y attendait, Richard entendait de moins en moins de détonations à mesure qu'il s'éloignait du village. « La paix..., pensa-t-il. La sainte paix... »

Une quinzaine de minutes plus tard, Richard atteignit un plateau. Un chemin de terre quittait la nationale, sur la gauche, avant que celle-ci ne recommence à monter vers le mont Travis : il fallait savoir que ce chemin existait car aucune signalisation n'en indiquait la présence. Richard ralentit et emprunta le chemin de terre ; au bout d'un kilomètre, il n'était plus qu'un chemin forestier abandonné. Le camion bondissait dans les ornières et les branches éraflaient les côtés du véhicule.

Puis le chemin redevenait plus carrossable, sur environ cinq cents mètres, avant de déboucher sur une clairière où était bâti un camp de bois rond. Une luxueuse jeep couleur marron y était déjà garée et un filet de fumée s'échappait de la cheminée en pierres.

Richard descendit de son camion et se dirigea vers la porte du camp. Avant qu'il n'ait eu le temps de l'atteindre, un homme en sortit. Il portait un pantalon de velours côtelé vert et une veste de laine beige. Richard n'était pas surpris de le voir.

— Salut !

— Bonjour. Ça va ?

— Comme toujours. Plutôt moche, mais c'est ma vie. Je n'ai pas ta chance.

— Allez : ne recommence pas. Pas aujourd'hui.

— Tu as raison. Entrons.

Le camp ne comptait qu'une seule pièce : dans un coin, un grand lit recouvert de coussins. Dans un autre, un poêle en fonte sur lequel une marmite de ragoût fumait. Au milieu, une table faite d'épaisses planches de pin grossièrement équarries. Les couverts étaient mis ; une bouteille de vin déjà entamée et une miché de pain occupaient le milieu de la table.

— Tu viens souvent ?

— Non, pas le temps.

— Moi non plus. Pas le goût.

— C'est pareil.

— Je sais.

Richard remplit les deux verres. L'autre type lui tournait le dos ; il brassait lentement le ragoût avec une cuillère de bois. « Toujours la même maudite assurance, pensa Richard. Pourquoi est-ce que j'ai un frère aussi parfait ? »

— Tu as mis combien de temps à venir de Boston ?

— Quatre heures. J'ai fait le trajet de nuit.

— C'est gentil d'être venu.

— Tu sais bien que ça n'a rien à voir avec la gentillesse : je n'ai pas plus le choix que toi.

— Là-dessus, on se rejoint.

Le camp était construit à la limite nord de la terre paternelle, au bout de l'ancienne érablière. Il n'avait pas été difficile de convaincre l'acheteur de soustraire cette parcelle de deux acres.

Le frère servit le ragoût dans les assiettes et les apporta sur la table. Les deux hommes mangeaient en silence quand Richard dit :

— Dix ans aujourd'hui que le père est mort, et j'ai encore des cauchemars.

— Même chose pour moi, malgré des années de thérapie.

Le frère vida d'un trait son verre, et le remplit de nouveau, puis celui de Richard.

— Je croyais que tu ne buvais plus...

— Moi aussi ! répondit le frère.

Puis il ajouta :

— Tu as ce qu'il faut ?

— Oui, j'ai loué une espèce de foreuse pour graver dans la pierre tombale.

Il y eut un autre long silence. Richard leva les yeux vers son frère :

— C'est toi l'écrivain ; tu as pensé à ce que l'on va écrire ?

— Oui, « SALAUD ». Ça te va ?